

Charles Derry :

Misandrie



Illustration : Ma

[Le texte suivant constitue un des chapitres du livre Oppression and Social Justice, coordonné par Julie Andrzejewski et publié en 1993]

Note : Cet article s'attache à dépeindre précisément les comportements masculins dans leurs relations aux femmes. Des propos crus et injurieux sont souvent tenus dans ces échanges. Bien que l'auteur ait essayé de limiter ce type de propos, les éliminer complètement réduirait ou brouillerait sa tentative de révéler le soutien masculin aux violences contre les femmes.

Au premier abord, il semblerait que les hommes ne se sentent pas concernés quand les femmes sont violées, battues, blessées, bousculées, frappées, giflées, cognées, mordues, fauchées, attachées, enfermées, suivies, harcelées, humiliées, mutilées, torturées, terrorisées, tuées, frappées, étranglées et matraquées à mort par leurs maris, petits-amis et ex. A première vue, c'est comme si on s'en moquait tout simplement. Mais si on regarde de plus près, on s'aperçoit que le silence ou l'apathie généralisée dont font preuve la plupart des hommes concernant la violence masculine envers les femmes n'est qu'une façade. C'est un masque qui tombe au premier soupçon de résistance des femmes. Dès la moindre suggestion que les hommes ne devraient pas attaquer ou terroriser les femmes, la fine couche de désintérêt silencieux qui protège le privilège des hommes à abuser des femmes disparaît.

A la place, se déploie tout un arsenal de résistance masculine souvent assez ahurissant par son envergure, non seulement par le simple nombre de tactiques employées mais également par la sophistication avec laquelle elles sont exécutées. Ce qui semblait de prime abord être du désintérêt masculin s'avère alors être plutôt l'opposé. Les appels au secours passionnés et plein de colère lancés par les femmes se heurtent à un mur. Les hommes s'intéressent vraiment à la violence contre les femmes. Mais ils s'y intéressent d'une façon dont ils préfèrent ne pas parler. Les hommes ont intérêt à ce que la violence se produise et ils ont intérêt à ce qu'elle continue. Et franchement, ils en ont marre d'avoir à en entendre parler. Quand le sujet est abordé, les hommes se mettent en colère, peut-être pas immédiatement mais toujours à la fin, car en dernière instance ce sujet est un défi moral qui implique que nous abandonnions les priviléges qui découlent de notre position de pouvoir. Cela signifie que le sexismne doit cesser et peu d'hommes soutiendront cette idée. Le sexismne, après tout, est une bonne affaire pour les hommes.

Quand j'avais 17 ans, j'ai commencé à sérieusement me demander ce que cela signifierait si les femmes étaient vraiment mes égales. Au bout de deux minutes de réflexion j'ai atteint le cœur du problème. « J'aurais à renoncer à des trucs ». J'ai considéré cette éventualité pendant environ 30 secondes et puis j'ai décidé que « Nan, pourquoi je ferais ça ? ». En faisant ça, je décidais de continuer à adopter les attitudes, comportements et croyances culturellement acceptés chez les hommes et dans lesquelles j'avais déjà été complètement et confortablement endoctriné. Personne ne m'a vu prendre cette décision. Personne n'a questionné la justesse ou l'erreur de celle-ci. Je n'ai d'aucune manière été identifié comme criminel ou déviant. J'ai repris le cours normal de ma vie en ayant un peu plus conscience qu'il valait mieux être un gars qu'une fille. On me faisait peu de reproches. Les femmes étaient des femmes et j'étais un jeune gars cherchant d'abord un accès sous leurs jupes. (Je voulais aussi apprendre à les connaître, bien sûr. Moi je n'étais pas un « animal », après tout, contrairement à certains types que je connaissais). En gros, je me considérais comme un « type bien ».

Mais comment expliquons-nous les données suivantes ?

- La violence se produit au moins une fois dans deux tiers de l'ensemble des mariages (Roy, 1982).
- A peu près 95 % des victimes de violence domestique sont des femmes (Ministère de la Justice, 1983).
- 50 % des femmes seront battues par leur amant ou mari plus d'une fois dans leur vie (Walker, 1979).
- Des études montrent que la violence conjugale a pour conséquence davantage de blessures nécessitant un traitement médical que dans les cas de viol, les accidents de voiture et les vols avec agression cumulés (Stark & Flitcraft, 1987).
- Aux États-Unis, une femme a plus de chances d'être agressée, blessée, violée ou tuée par son compagnon que par n'importe quel autre type d'agresseur. (Browne & Williams, 1987).
- On estime qu'il y a 3 à 4 millions de femmes américaines violentées chaque année par leurs maris ou conjoints (Stark et al, 1981).
- Entre 21 et 30 % des étudiantes déclarent des violences de la part de leur petits amis (Wolf, 1991).
- Aux États-Unis, on estime qu'une femme est violée toutes les 1,3 minutes. 75 % des victimes de viol connaissent leur agresseur (Centre national des victimes et Centre de recherche et de traitement des victimes de crime, 1992).
- Dans une étude, entre 25 et 60 % des étudiants hommes ont reconnu qu'ils violeraient probablement une femme s'ils pouvaient s'en tirer sans conséquence (Russell, 1988).

Qui agresse ces femmes ? Elles sont agressées par des millions d'hommes qui se considèrent toujours comme des « types bien ». Ce sont des pères et des grands-pères, des patrons et des collègues, des prêtres et des curés, des amis et des connaissances, des juges et des députés, des maris et des petits amis. Ce sont des hommes qui connaissent les femmes qu'ils agressent. Alors que 75% des femmes sexuellement agressées connaissent leur agresseur, 100% des victimes d'agressions domestiques connaissent le leur. Si tous les « types bien » se sortaient de leur canapé et faisaient quelque chose pour faire cesser leur violence et celle des autres hommes, la violence masculine s'arrêterait. Le sexism vacillerait puis s'effondrerait, un peu comme le bloc soviétique s'est effondré au début des années 90 quand ils ont cessé d'écraser leur population avec des tanks. Si tous les hommes qui battent et violent actuellement des femmes arrêtaient, est-ce que tous les hommes qui jusqu'alors n'avaient pas été violents commenceraient à l'être pour maintenir le sexism et laisser intact le pouvoir masculin avec tous ses priviléges ?

Qu'arrive-t-il aux hommes pour que nous puissions battre et violer autant de femmes ? Nous ne parlons pas de psychopathologies individuelles avec de tels chiffres. Nous parlons de comportements masculins normés qui s'inscrivent dans un continuum qui va du désintérêt silencieux pour les femmes et qui englobe les blagues, les commentaires et les comportements sexistes, le harcèlement, le viol, l'agression et le meurtre, toutes ces choses se produisant dans un contexte de suprématie masculine. D'une certaine façon, nous (les hommes) sommes tout simplement meilleurs que vous (les femmes). C'est notre prérogative divine ou naturelle d'être obéi et écouté et craint, si nécessaire, pour poursuivre notre route ou simplement pour l'amusement que

ça procure. En fait, si on résume, il s'agit d'obtenir tout ce qu'on veut et de passer un bon moment en même temps. Nous ne faisons que prendre du plaisir. Souvent les hommes l'exprimeront explicitement dans leur résistance aux plaintes des femmes face aux comportement sexiste. Les hommes diront, « Pfff, t'as pas d'humour ? C'était juste pour rire ». Et ils le pensent. Nous faisons ces choses aux femmes parce que c'est drôle. On crée du lien avec les autres hommes de cette façon. Mais on le fait sur le dos des femmes. Nous voyons une femme passer et nous nous échangeons des commentaires sur « son cul, ses seins ou ses jambes » et ce qu'on aimerait leur faire (à « son cul, ses seins ou ses jambes »). Ensuite les potes nous raillent de ne pas être assez homme pour aller en faire quelque chose, de « son cul, ses seins ou ses jambes ». On se marre ensemble, on se tape dans le dos ou on se bouscule les uns les autres. On entre en connivence. On devient proches et ce faisant nous passons du bon temps en le faisant. Nous nous apprécions mutuellement. Nous aimons être des mecs... et la façon dont nous sommes en relation avec les femmes est constitutive de la définition de notre masculinité, de ce que nous sommes nous-mêmes.

L'identité masculine découle d'une relation particulière aux femmes. Ce que doit être ce type de relation est souvent mis en lumière par la façon dont nous résistons aux femmes quand elles remettent en cause notre sexismme et notre violence. Même si ce n'est pas la norme, il est assez courant que lorsqu'une femme ou un groupe de femmes s'adresse aux hommes pour leur dire « Ne nous frappez pas, ne nous violez pas » les hommes répondent en disant « Vous ne devez pas aimer les hommes ». Les féministes en général et les femmes qui travaillent au sein du mouvement contre les violences et les viols sont souvent étiquetées comme misandres ou accusées de vouloir émasculer les hommes quand elles leur demandent d'arrêter de battre, de violer et de tuer des femmes. Et individuellement, en tant qu'homme, c'était important que je m'interroge : qu'est-ce que ça a à voir avec ma virilité quand une femme me demande de ne pas la violer, la frapper ou la tuer. Pourquoi est-ce souvent notre première réaction ? Nous nous révélons dans cette réaction. Nous dévoilons à quel point la masculinité est définie par notre relation avec les femmes et à quel point il est important que cette relation soit définie par la domination de l'homme et la subordination de la femme. Les hommes ont aussi conscience que la virilité n'est pas seulement ce que je suis en tant qu'homme mais qu'elle implique aussi que je suis une partie de l'institution qu'on appelle masculinité. La masculinité est vue comme une chose à défendre. On appelle « patriarchat », une société « construite », dirigée et défendue par les hommes. Le rôle clé que jouent la violence et la contrainte dans le maintien du patriarchat est tellement ancré dans nos psychés individuelles et collectives que nous percevons toute remise en question de la violence masculine comme une menace vis à vis notre virilité individuelle. Et donc nous résistons.

D'autres preuves que l'identité masculine est inscrite dans la domination des femmes sont apparentes dans la façon dont les hommes interagissent les uns avec les autres. Imaginez qu'un groupe de cinq ou six mecs se trouve dans un bar, au boulot, à l'école, dans une soirée, etc., et qu'une femme passe à côté et qu'un des hommes balance une remarque comme « Hey ma belle, tu vas où comme ça ? Pourquoi tu ne viendrais pas plutôt par ici pour me rouler une pelle ? » ; ce qui déclenche l'hilarité des autres types qui s'y mettent également, avec des commentaires inévitablement toujours plus graveleux, comme « Hé, ça te dirait que je te fasse un cuni ? Ou de me tailler une petite pipe ? » etc., etc., etc. Arrivés là, les hommes s'esclaffent et rient aux éclats. La femme, pendant ce temps, essaye juste d'aller aux toilettes.

Que se passerait-il si un homme du groupe interrompait les rires et les tapes dans le dos en disant quelque chose comme « C'est carrément insultant. Vous venez juste de la traiter comme un morceau de viande les gars. Vous devriez lui présenter des excuses. » Comment les autres hommes réagiraient-ils ? D'abord, ils le regarderaient comme s'il débarquait de la lune et ensuite, après le choc initial (d'environ deux secondes), ils s'en prendraient à lui. « C'est quoi ton problème ? Qu'est-ce qu'il y a, t'aimes pas les meufs ? T'es pédé ou quoi ? ». La plupart du temps, il serait ridiculisé et mis à l'écart du groupe.

Ce scénario révèle bien des choses sur la culture et l'identité masculines. Premier point, l'homophobie est utilisée pour le remettre dans le droit chemin. Le message à entendre est : le bon type d'homme est l'homme hétérosexuel. Deuxièmement, pour être le bon type d'homme hétérosexuel, vous devez être prêt à harceler les femmes. Aucun de ces hommes n'imagine qu'à la question « Qu'est-ce qu'il y a, t'aimes pas les filles ? » la réponse pourrait être « Oui, j'aime les filles/les femmes. C'est pour ça que je ne suis pas prêt à les harceler ou à y contribuer en restant silencieux pendant que vous le faites ». Troisièmement, ce scénario consolide évidemment la haine des hommes envers les femmes. En aucun cas un soutien effectif envers les femmes n'est considéré comme masculin, à moins, évidemment, que vous « sauviez » une femme en détresse quelque part, ce qui ne change certainement rien aux rôles de pouvoir du sexe.

Quand les hommes sont solidaires des femmes et s'engagent dans des relations de partage à égalité de pouvoir avec elles, ils sont mis en question, harcelés et même menacés par d'autres hommes. Imaginez le plus simple des exemples. Un homme passe une soirée avec d'autres amis hommes et quitte la table en expliquant qu'il a promis à sa femme qu'il l'appellerait s'il devait rentrer après 22h. Il n'est pas rare qu'on lui rétorque quelque chose comme « Elle te tient serré à la laisse, Jojo » accompagné de rires et autres formules similaires. Ou bien, si un homme participe à des activités typiquement masculines comme pêcher, chasser ou aller au bowling, etc., mais qu'il équilibre le temps passé entre sa femme et ses copains et qu'il n'est donc pas toujours disponible pour eux, il entendra inévitablement les classiques « Oh ta bonne femme t'a laissé sortir aujourd'hui, hein ? » suivis par des plaisanteries sur qui porte la culotte dans la famille. Ces échanges entre hommes sont tous des rappels et des preuves de qui est supposé être le chef.

Une structure de pouvoir aussi grandiose et omniprésente que le sexe dans ses desseins, doit en permanence être supervisée et maintenue par une immense majorité d'hommes pour se perpétrer. Les critiques féministes du comportement des hommes sont souvent reçues par les hommes comme si c'étaient eux les vraies victimes des féministes. Cette tentative de se décrire soi-même comme victime de celle que l'on agresse est une tactique habituellement utilisée par les hommes qui frappent leur compagne. C'est une manière (souvent efficace) de détourner l'attention de son comportement violent. Il insiste sur le fait que c'est lui qui est violenté, et qu'il est la vraie victime dans cette histoire. Les violences de la femme incluent le fait de se plaindre parce qu'il ne tient pas une promesse, ou qu'il est ivre pour la troisième fois de la semaine, ou qu'il l'a humiliée devant sa famille et ses amis ou qu'il l'a giflée. Ses reproches à elle sur son comportement à lui sont vues par lui comme de la violence.

Les hommes, en général, utiliseront une tactique similaire pour qualifier la critique des comportements des hommes par les femmes comme étant de la « misandrie ». Les hommes qualifieront les descriptions de violences domestiques ou d'agressions sexuelles comme l'énième expression de la « misandrie ». Dans son roman 1984, George Orwell a inventé le terme de

« novlangue ». On l'utilise pour dire que le sens d'un mot est inversé. Dans le cas du terme « misandrie », essayons de voir clairement en fait ce que c'est en vrai. Il y a misandrie quand un homme attrape une femme par les cheveux et frappe sa tête contre le mur, le buffet ou la porte. Il y a misandrie quand il la prend à la gorge et la bloque d'une main contre le mur et qu'il la frappe au visage de l'autre. Voilà ce qu'est la misandrie. Ou lorsqu'il la jette au sol et la frappe à l'estomac avant de lui écraser la tête du pied... c'est ce qu'est la misandrie. Ce n'est pas quand elle a finalement réussi à se remettre debout et qu'elle lui dit « Tu n'as pas le droit de me battre comme ça ». Là, ce n'est pas de la misandrie. C'est une femme qui nomme le comportement et dit qu'il devrait cesser. A qui cela profite-t-il si la société considère ce couple en disant « Mon vieux... quelle garce, ce pauvre gars n'a jamais la paix, pourquoi ne le laisse-t-elle pas tranquille ? Comme ça personne ne serait blessé ! ».

Misandrie est un terme utilisé comme tactique pour détourner l'attention des réalités de la violence des hommes. Si elle réussit, cette diversion permet aux hommes de perpétuer leurs agressions. C'est un terme qui fournit le soutien nécessaire au contrôle continu des hommes sur les femmes par des moyens violents. Il fonctionne comme rappel pour que les femmes changent leur comportement, pas les hommes. C'est un appel aux armes, une tentative pour garder les femmes dans le droit chemin, pour les faire taire et les enfermer dans leur rôle prescrit de subordination.

Le premier privilège du dominant est d'être dans le confort. Cela inclut de tranquillement violenter et « si nécessaire » de tuer celles qui ont moins de pouvoir. Si celles qui sont violentées se plaignent ou vont jusqu'à s'attaquer au pouvoir, c'est-à-dire mettent inévitablement mal à l'aise les puissants, ce sont celles qui génèrent cette confrontation qui finalement cassent « les règles » et donc « victimisent » les puissants. C'est depuis cette position de privilège confortable que les hommes répondent émotionnellement à la critique féministe.

J'aimerais examiner quelques-unes des réponses habituelles, pas toutes, que donnent les « types bien » aux politiques féministes. Les hommes qui s'assoupissent ou passent leur chemin quand les femmes réclament de vivre en sécurité ou avec des opportunités égales sont explicites dans leur mépris des femmes. Les hommes qui répondent immédiatement et bruyamment avec des gestes intimidants sont tout aussi explicites quant à leur programme lié au pouvoir. De même ces hommes qui trouvent que le concept même d'égalité avec les femmes est si « aberrant » qu'on peut en rire révèlent leur haine des femmes. Par contre, les « types bien » qui résistent sont plus difficiles à identifier comme « alliés » ou « ennemis ». Ce sont des hommes sympas, empathiques, qui semblent être les alliés des femmes mais à qui manque juste cet élément-clé qui les aiderait à « capter » ce qu'est vraiment le sexe. Une femme peut penser que si elle continue à lui parler et à expliquer sa situation sous différents angles il finira par comprendre parce qu'elle sait que c'est un type bien qui veut comprendre... mais en fait non. Et quand elle est exaspérée il finit mal à l'aise, et en un instant il devient sa victime et le rapport est inversé.

C'est le genre de type qui assiste à une conférence féministe et après déclare « Je suis d'accord avec beaucoup de choses qu'elle a dites, mais je pense qu'elle serait plus efficace si elle les disait un peu autrement. Je pense que si elle n'était pas si virulente, ce serait plus facile à « entendre » pour les hommes. » Ou il peut dire « Tous les hommes ne sont pas mauvais ». Il est fâché et déçu qu'elle ait encore regroupé tous les hommes dans une même catégorie (et il sait qu'il n'en fait pas partie). Cela ne lui est pas utile « de passer sa soirée à une conférence où pendant une heure et demi on lui fait honte ».

J'aime le fait que le sentiment de honte surgisse. Je pense que c'est toujours un bon signe. Je pense qu'il est assez commun, pour les hommes confrontés à la réalité de l'oppression masculine envers les femmes, d'éprouver de la honte. La honte s'associe à la responsabilité. Quand un homme ressent de la honte, c'est parce que, d'une certaine façon, il identifie sa responsabilité soit dans la perpétration des violences décrites ou dans leur soutien. Si vous êtes un homme socialisé quasiment n'importe où sur la planète, vous n'aurez pas échappé à la perpétration des violences sexistes et/ou à leur maintien contre les femmes, soit physiquement soit d'une autre manière. Cela fait partie de ce qui fait être un homme. Et même si nous ne choisissons pas de naître dans une société sexiste et donc, inévitablement, de devenir sexistes nous-mêmes, nous pouvons décider, en devenant des hommes adultes, si nous continuerons ou pas de soutenir le statu quo de l'oppression masculine des femmes. Nous pouvons choisir de cesser nos comportements sexistes et de créer une nouvelle définition du fait d'être un homme en rupture avec la haine des femmes et les stéréotypes incitant à la violence hérités de nos pères.

Cesser notre sexism commence par comprendre notre sexism. En quoi suis-je responsable du viol d'à côté, d'abord en tant qu'homme, ensuite en tant qu'individu, et les réponses à cette question s'excluent-elles mutuellement ? Malheureusement, quand ils identifient leur sexism, beaucoup d'hommes éprouvent un sentiment de honte et ils sont réticents à prendre leur part de responsabilité à l'égard même de ces sentiments, et le seront plus encore quant à prendre une part de responsabilité pour mettre fin au viol. Plutôt que de regarder de plus près ce pourquoi ils se sentent honteux, ils pointent un doigt bien loin d'eux-mêmes, le tournent vers les autres, celles qui les ont rendus « honteux », rejoignant ainsi la cohorte de plus en plus nombreuse des hommes qui « soutiennent » les femmes mais ont juste eu une « mauvaise expérience » avec les féministes. Quelle chance d'approcher d'autant près sa responsabilité dans le viol, le meurtre et plus généralement dans la dégradation et l'hostilité que les femmes vivent au quotidien et d'être détourné de cette tâche en déclarant être victimisé encore une fois.

Beaucoup d'hommes profitent du beurre et de l'argent du beurre à ce niveau. Ils sont les gars gentils – surtout auprès de leurs amies femmes. Ils peuvent jouir des priviléges accordés en vertu de leur genre sans avoir à violer ou à frapper une seule femme (enfin, sauf peut-être une fois il y a bien longtemps). Ils peuvent se poser et jouir des priviléges que le viol et les coups leur procurent. Pendant ce temps ils sont sûrs de participer au maintien de l'idéologie et du contexte nécessaires à la continuation de la violence, même s'ils déplorent sa fréquence. Pour leurs amies femmes, ils sont scandalisés par la violence des autres hommes, mais avec leurs amis hommes ils font toujours des « blagues de cul » ou continuent d'en rire. Et, bien évidemment, ils ne s'opposent pas à ce genre de blagues avec leurs potes. Le beurre et l'argent du beurre... c'est bon d'être le type bien. Tout le monde l'aime bien.

Il y a des hommes qui commencent par être en colère et puis se demandent, pourquoi cette femme qui me demande de ne pas la violer me met en colère ? Pourquoi est-ce que je réagis ainsi ? Souvent la réponse concerne la préservation. Il s'agit de préserver le fait que, si « non » veut dire « non », il y a un paquet d'hommes qui ont agressé sexuellement des femmes et n'ont jamais appelé ça un viol. Il s'agit de faire en sorte que les femmes n'ont pas le droit de se plaindre du comportement des hommes et encore moins d'être en colère à son sujet. Les subordonnées n'ont pas ce genre de droits. Ça nous fait chier quand elle brise cette règle. On sait ce qui arrive ensuite. Après, elle va vouloir qu'on commence à « renoncer à certaines choses ». Elle va vouloir que l'on arrête de

s'amuser à ses dépens et je ne suis pas sûr de le vouloir. Et je n'aime pas qu'on me demande ça parce qu'après je suis obligé d'y penser et peut-être que ça m'oblîgera à arrêter.

Elle va me demander d'arrêter le porno et de faire la vaisselle et de sortir les poubelles et de faire la lessive des gamins, et bientôt elle voudra avoir maintenant son mot à dire sur les dépenses ou elle voudra la moitié des ressources, ce qui, je le sais, m'en laissera moins au bout du compte. Et bientôt je serai en compétition avec elle pour mon prochain entretien d'embauche ou ma prochaine promotion et c'est déjà assez galère d'être en compétition avec une seule moitié de la population, alors avec tout le monde c'est pire, donc c'est mort. Peut-être que je ferais mieux de me rassoir tranquille avant qu'on me voie en train de penser à ça.

Quand vous vous « vous remuez pour agir contre le sexisme » en tant qu'homme, la première chose que vous voyez c'est votre privilège. Beaucoup, beaucoup d'hommes se rassoient simplement et reprennent leurs esprits quand ils réalisent à quel point ils ont dangereusement failli tout perdre. Et donc ils ne dépassent pas leur colère ou leur impression de victimisation. Ils s'assoient confortablement et se détendent.

Mais certains hommes ne le font pas. Certains passent par les mêmes étapes et plutôt que de vite se « rasseoir » avant que quelqu'un ne les voie, ils se disent « Oh, bon sang, maintenant je vais vraiment devoir abandonner certaines choses si je pense réellement ce que je dis sur l'égalité et la justice. » Et ils prennent ce chemin. Et certains hommes se sentent profondément honteux de la façon dont ils ont traité les femmes et de comment ils ont soutenu la brutalité sexiste du patriarcat et en ont souvent joui. Mais plutôt que de fuir ce malaise, ils s'en saisissent et l'utilisent comme indicateur pour démanteler leur sexisme. Ils décident de rendre des comptes aux femmes en s'engageant à arrêter leur sexisme et le soutien qu'ils lui apportent. Ils sont prêts à écouter la réalité des femmes et comprendre la responsabilité qu'ils ont à prendre de se confronter à eux-mêmes et aux autres hommes pour mettre un terme à la violence masculine et à l'oppression des femmes. Ils commencent à agir en privé et en public en s'opposant au sexisme de leurs amis hommes et des institutions masculines. Les hommes qui s'engagent sérieusement pour mettre fin au sexisme comprennent qu'on ne peut pas rester silencieux dans ce projet. Notre silence conforte nos priviléges. Notre silence est notre privilège. Par notre silence, les femmes continueront d'être des prisonnières de leurs foyers et dans la rue. Elles seront attaquées, violées et tuées. Rien de négatif ne nous arrivera si nous restons silencieux. Si nous agissons, cela nous en coûtera. Ce coût variera d'un homme à l'autre et d'une action à l'autre mais sachant ce que nous savons désormais, comment pouvons-nous continuer comme si de rien n'était et toujours nous considérer comme des « types bien » ?

Charles Derry

Charles Derry est un activiste pro-féministe qui a travaillé pendant dix ans avec des hommes ayant battu leur compagne, il s'est engagé dans des groupes d'hommes antisexistes aux niveaux local, régional et national. Il travaille actuellement comme consultant privé sur les problématiques des violences domestiques et est cofondateur du Gender Violence Institute de St. Cloud, dans le Minnesota.

Traduction : Benjamin Calle & Yeun Lagadeuc-Ygouf

Relecture : Annick Boisset